



HAL
open science

DESCARTES, FONDATEUR DU RATIONALISME MODERNE

Estelle Otha

► **To cite this version:**

| Estelle Otha. DESCARTES, FONDATEUR DU RATIONALISME MODERNE. 2020. hal-02931168

HAL Id: hal-02931168

<https://hal.science/hal-02931168v1>

Preprint submitted on 4 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DESCARTES, FONDATEUR DU RATIONALISME MODERNE

Estelle OTHA¹ et Ghislain TOLI²

¹ *Doctorante en philosophie*

Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines, Université Marien Ngouabi, Brazzaville, République du Congo.

Tel : +242 05 381 94 97

² *École Normale Supérieure et Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines, Université Marien Ngouabi, Brazzaville, République du Congo.*

Résumé :

De la philosophie de Descartes se dégage un optimisme quant aux possibilités qui s'offrent en rapport avec une utilisation méthodique et systématique des lumières de la raison. C'est ce qui conforte la caractérisation de Descartes comme le « fondateur du rationalisme moderne ». Ce courant philosophique, connu pour privilégier la raison au détriment de l'expérience en tant que source suprême de toute connaissance, s'est imposé comme la voix la plus vigoureuse de la philosophie moderne.

Mots clés :

Rationalisme, vérité, raison, empirisme, expérience, connaissance.

Abstract:

The philosophy of Descartes clears optimism as for the possibilities that hide behind a methodical and systematic use of the lights of the reason, what reinforces his/her/its characterization as the " founder of the rationalism ". This philosophical, known current, to privilege the reason facing the senses like ultimate source of all knowledge, imposed itself as the most powerful voice of the modern philosophy.

Key words:

Rationalism, truth, reason, empiricism, experience, knowledge.

Introduction

Le célèbre *Discours de la méthode* de René Descartes s'ouvre par l'affirmation suivante : « *Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée* »¹. Descartes commence par réaffirmer l'universalité du bon sens. Il estime que tous les hommes ont reçu en partage le bon sens qu'il identifie à la raison. Pour lui, il ne fait pas de doute que la raison est présente en chaque homme de façon pleine et entière. Cette affirmation montre sa profession de foi rationaliste. Jean Laporte estime : « *La première marque du rationaliste est sans doute, de croire à la raison ; et pour croire à la raison, il faut commencer par croire qu'elle existe* »². La confiance qu'il porte en la raison humaine et en elle seule a valu à Descartes l'appellation de « fondateur du rationalisme moderne ». Il apparaît que l'excès de confiance aux pouvoirs de la raison comme seule de fournir un fondement solide et stable, c'est –à-dire fonder un savoir certain et une vérité définitive. L'euphorie caractéristique de la modernité a accompli son temps avec l'avènement de la postmodernité. Cette période se donne à comprendre comme celle de la prise des limites de la raison humaine dans sa prétention à vouloir tout expliquer en trouvant des causes à tous. Autrement dit, sa tendance à vouloir tout maîtriser. Peut-on toujours fonder la connaissance uniquement sur la raison comme l'exige Descartes ? Notre réflexion s'attache à montrer l'originalité du rationalisme cartésien. Notre analyse se déploie en deux moments : La raison comme source principale de la connaissance et La méthode et le doute comme particularité du rationalisme cartésien.

¹Descartes, R. (1996), *Discours de la Méthode*, AT, p1.

² Laporte, J. (1950), *Le Rationalisme de Descartes*, P.U.F, Paris, pXV.

1. Résultats et discussion

1.1. La raison comme source principale de la connaissance

Descartes définit la raison comme : «*la puissance de bien juger, et de distinguer le vrai d'avec le faux* »³. Selon Descartes, la raison est cette faculté qu'à chaque homme de pouvoir juger le vrai d'avec le faux et le bien d'avec le mal. Elle est la puissance de bien juger et de distinguer le vrai d'avec le faux. Les hommes en ont besoin tant pour étendre leur connaissance que pour régler leurs opinions c'est-à-dire leur manière de penser. La raison est un faisceau lumineux qui se trouve en l'homme. La raison est pour autant dire la lumière naturelle qui favorise à elle seule la compréhension et l'explication de toute chose. Autrement dit, la raison permet de bien comprendre car elle rend claire les choses. La raison nous éloigne des ombres et des ténèbres. Elle est la lumière et le lieu des évidences. Elle est la faculté spécifiquement humaine qui permet de porter des jugements éclairés, de discerner la vérité de l'erreur. Toute connaissance certaine découle d'elle. Aussi, le rationalisme est une doctrine qui soutient que le réel ne serait connaissable qu'en vertu d'une explication de la raison déterminante. Autrement dit, le rationalisme s'entend de toute doctrine qui attribue à la seule raison humaine la capacité de connaître et d'établir la vérité. C'est l'attitude intellectuelle qui place la raison et les procédures rationnelles aux sources de la connaissance. Il en résulte que la raison, en tant qu'elle contient des principes universels et des idées a priori exprimant des vérités éternelles, est la source fiable de toute connaissance. Il convient de signaler que le rationalisme apparaît sous différentes formes dans presque toutes les époques historiques de la pensée philosophique, et peuvent être qualifiées de rationalistes les pensées de Platon, d'Aristote et bien d'autres.

Ainsi, avant Descartes, Platon avait déjà commencé à remettre en cause la connaissance sensible. Ce problème, chez Platon, se manifeste par la séparation de deux mondes, à savoir le monde sensible, l'endroit où règne l'opinion qui signifie quelque chose de négative, discours sans idées tenant lieu de la connaissance vraie, et le monde intelligible qui est le lieu où habitent des idées, lieu privilégié de la connaissance vraie.

C'est précisément dans sa célèbre «*théorie de la caverne*» qu'il rend claire sa théorie qui montre les limites des sens dans le processus de la connaissance. Se fier à la connaissance sensible, c'est être comme des prisonniers dans la caverne qui prennent les ombres qui défilent sur la paroi faiblement éclairée, pour la réalité même.

³ Descartes, R. *Discours de la Méthode*, op, cit, p2.

Ici, nous comprenons avec Platon que les données des sens ne peuvent pas en aucun moment renvoyer à la vérité, puisqu'elles sont toujours des songes, des réalités changeantes du monde. Ainsi, écrit-il « les sens constituent donc des entraves à la connaissance des véritables réalités. Ils nous arrêtent au stade d'opinion partielles et précaires, en nous faisant prendre pour vrai ce qui n'est qu'une apparence fragmentaire et fugitives des véritables réalités »⁴.

En effet, pour Platon, la connaissance réelle est la connaissance des idées ou essences, réalités intelligible et immuables, et cette connaissance est rationnelle. Il y a en ce sens un rationalisme platonicien.

Descartes distingue trois types d'idées : les idées adventices, les idées factices et les idées innées. *Les idées adventices* sont celles qui se forment à partir du contact de l'esprit avec les objets extérieurs. Ce sont des idées engendrées par des objets étrangers au contact de l'esprit. Par exemple l'idée du soleil que l'on voit, la chaleur que l'on ressent, etc. *Les idées factices* sont des idées conçues par l'esprit à partir de la composition d'autres idées plus simples. Elles sont liées à l'imagination. L'idée de sirène, par exemple, est la combinaison des idées de « tête et torse de femme » avec celle de « corps de poisson ». Descartes différencie les idées innées des idées adventices et des idées factices. *Les idées innées* appartiennent à l'être humain dès sa naissance. Elles sont, par conséquent, indépendantes de son rapport avec le monde : elles ne dépendent pas de notre expérience. Autrement dit, leur contenu n'est pas lié au contenu informatif que nous obtenons par notre commerce avec le monde.

Dans la doctrine cartésienne de la connaissance nommée l'innéisme, le fondement de la connaissance se trouve en notre esprit, dans ces idées innées. À noter que déjà Selon la conception cartésienne de la connaissance la vérité et le savoir ne peuvent provenir que des idées innées et non de la sensibilité, de l'imagination. Pour Descartes ces idées tirent leur origine en Dieu. Descartes pense que les idées innées produisent non seulement des connaissances infaillibles, mais par elles il est surtout possible d'accéder à la connaissance de Dieu ou, au moins, de formuler une argumentation pertinente en faveur de son existence, c'est-à-dire rendre l'existence de Dieu crédible. Il déclare qu'elles avaient été déposées dans notre esprit par Dieu. Dieu est sans doute l'auteur de ces idées, c'est dire qu'elles viennent de Dieu. La quatrième partie du Discours *de la Méthode* donne à lire ces idées innées comme « *certaines semences de vérités qui sont naturellement en nos âmes* »⁵. Descartes signifie que « *Tout ce qui est en nous, vient de lui. D'où il suit que nos idées ou notions étant des choses réelles, et qui*

⁴ Platon, (2002), *République*, livre VII, notes et commentaires de Bernard Piettre, Nathan, Paris, p84.

⁵Descartes, R.*Discours de la méthode*, op, cit, A.T, p64.

viennent de Dieu »⁶. Nous comprenons que, selon Descartes, les lumières de la raison naturelle ne donnent pas seulement accès à l'intelligibilité du réel, elles nous livrent les moyens de nous convaincre de la prégnance de l'être infini et parfait qui surpasse nos possibilités d'être. En ce sens, la raison dans sa quête de vérité parvient aussi à trouver des vérités qui sont établies éternellement.

Ainsi, selon Descartes, sont considérées comme idées innées, l'idée de Dieu et les idées mathématiques. Comme nous le constatons, ce sont des idées auxquelles l'esprit peut accéder sans recours à l'expérience. Pour lui, les idées innées sont des idées claires et distinctes qui mènent à la connaissance réelle des choses. Ce qui signifie que Les vérités innées sont des vérités à priori : leur vérité est garantie par la façon dont est le monde de facto et n'est pas confirmée par un état de choses concret. Elles sont nécessairement dans le sens où elles sont vraies éternellement. Lorsque nous analysons les idées innées, il est évident que nous nous trouvons face à des contenus cognitifs qui satisfont le critère d'évidence, de clarté et de distinction que Descartes exigeait comme première règle de sa méthode. L'importance des idées innées repose sur le fait qu'on trouve en elles, et exclusivement en elles, la certitude que Descartes exige des premiers principes dont doit partir toute connaissance.

Examiner le point de départ de la connaissance chez Descartes, c'est, en réalité, rendre compte de sa doctrine. Pour lui, la raison ou l'entendement est ce sans quoi aucune connaissance certaine ou indubitable n'est possible. La nature de cette connaissance est telle qu'aucun doute ne peut être opposé, en raison de sa complète clarté. Dans les *Règles pour la direction de l'esprit*, Descartes affirme qu'il y a deux actes de notre entendement, à savoir l'intuition et la déduction, au moyen desquels nous pouvons accéder à la connaissance réelle des choses. Il écrit : « *Tous les actes de notre entendement, par lesquels nous pouvons parvenir à la connaissance des choses, sans aucune crainte d'erreur : l'on n'en admet que deux, l'intuition et la déduction* »⁷.

Parle biais de l'intuition, pense Descartes, l'esprit pénètre de façon immédiate et instantanée la vérité de son objet. L'intuition n'induit aucune distance entre l'esprit qui connaît et l'objet connu, et donc, il n'existe pas de possibilité d'écart ou d'erreur. L'évidence avec laquelle nous apparaît ce qui se montre par intuition en lui-même est de telle nature que toute autre tentative

⁶Descartes, R. 005, *Discours de la méthode*, introduction et notes d'Etienne Gilson, ed Vrin, Paris, pp 38.

⁷ Descartes, R. (2010), *règles pour la direction de l'esprit*, règle III, Garnier « classique Garnier », Paris, in Œuvres philosophiques, F.Alquié(éd), Tome I, p87

de justification de sa vérité serait moins plausible et convaincante. Seule l'intuition, l'inspection de l'esprit, nous garantit l'immédiate vérité de ce qui est ressenti.

Dans les *Règles*, Descartes entend par l'intuition :

« [...] *non point le témoignage instable des sens, ni le jugement trompeur d'une imagination qui opère des compositions sans valeur, mais une représentation qui est le fait de l'intelligence pure et attentive, représentation si facile et si distincte qu'il ne subsiste aucun doute sur ce que l'on y comprend [...]* »⁸.

Descartes propose plusieurs exemples de ce type de connaissance qui n'admet aucune erreur possible : par intuition, nous savons que le triangle se compose de trois segments ; par intuition, nous savons que nous pensons ; par intuition, nous savons que nous existons.

Quant à la déduction, Descartes dit qu'elle renvoie à « *Tout ce qui se conclut nécessairement de certaines autres choses connues avec certitude* »⁹. La connaissance intuitive est, comme définie ci-dessus, directe, immédiate et, pour ainsi dire, instantanée. La déduction, par contre, implique un processus continu, un mouvement médiat de l'esprit, qui avance pas à pas, en convertissant à chaque étape la certitude accumulée lors des étapes précédentes. L'intuition peut être considérée comme une étincelle qui apparaît dans l'esprit accompagnée de la certitude de sa vérité, la déduction ressemblerait plus à la force d'une chaîne dont chaque chaînon est solidement accroché au précédent. Et comme dans le cas de la chaîne, le processus déductif sera aussi solide que le plus faible de ses maillons.

Par conséquent, pour garantir la certitude du raisonnement déductif il suffira que le lien qui unit chaque proposition à la proposition antérieure, et chaque maillon avec le suivant, soit aussi évident que l'était l'intuition. En effet, quelle que soit la longueur de la chaîne de raisonnement que l'on entreprend, nous serons toujours sûrs que sa certitude reste intacte. Quiconque a déjà franchi la démonstration d'un théorème mathématique du début à la fin doit reconnaître que la vérité prouvée au terme du processus n'était pas soudaine, c'est-à-dire intuitivement évidente depuis le départ. Mais, il pourra également constater que sa certitude reste constante tout au long de l'évolution, pour autant que l'on ait pris soin que le passage de chaque étape à la suivante se fasse en ne laissant d'espace que pour la certitude de l'intuition.

⁸ ibidem

⁹ Descartes. R., op, cit, Règles III, pp87-89.

Descartes n'est pas le seul rationaliste qui pense que la connaissance n'est pas acquise, mais qu'elle est une donnée innée. Spinoza et Leibniz s'accordent avec Descartes pour dire que la vraie connaissance est celle qui procède des idées innées. Selon Spinoza, les connaissances se répartissent en trois catégories : « *la connaissance par oui-dire : la connaissance par expérience vague, la connaissance déductive, la connaissance par intuition pure et immédiate des vérités d'origine divine ou connaissance rationnelle* »¹⁰.

En effet, de ces trois genres de connaissance, Spinoza privilégie les deux dernières au détriment de la première. Il recommande de se méfier de la connaissance du premier genre, parce que, issue des sens et de l'expérience, elle est partielle et diverse, voire contradictoires, donc douteuse. Gottfried Wilhelm Leibniz, tout en privilégiant la connaissance est innée, reconnaît la nécessité de l'expérience pour prendre conscience des principes qui sont en nous, pour nous révéler ce que nous possédons de manière innée. Ainsi dit-il : « (...) *et par conséquent leur preuve ne peut venir que des principes internes qu'on appelle innés* »¹¹.

1.2. La méthode et le doute comme particularité du rationalisme cartésien

La particularité du rationalisme cartésien réside en ce que le réel n'est connaissable qu'en plaçant uniquement la raison et les procédures rationnelles aux sources du processus de la connaissance. Car elle contient les principes universels et des idées a priori qui expriment des vérités. La force du cartésianisme est dans la méthode et le doute (comme la démarche) qui le sous-tendent, ainsi que dans l'emploi de l'intuition et la déduction comme opération de la raison. Le rationalisme cartésien élève la raison au-dessus de l'expérience ou des perceptions sensibles dont il démontre la facticité. Les lumières de la raison naturelle nous donnent l'intelligibilité du réel et elles nous livrent les éléments d'une argumentation pertinente en faveur de la prégnance de Dieu, être infini et parfait, qui surpasse nos possibilités d'être.

Il est évident que le rationalisme cartésien se caractérise par une admission foncière des forces de la raison pour atteindre la connaissance vraie. Et pour que la raison parvienne à la vérité avec assurance sans errements, elle doit être dotée d'un certain nombre d'outils : la méthode et le doute qui font la spécificité du rationalisme cartésien.

Pour donner de l'efficacité à la raison dans sa quête de la connaissance vraie, Descartes met en place une méthode. Celle-ci est l'outil qui permet de bien conduire la raison. Elle est, selon

¹⁰ Spinoza, B. (1964), *Traité de la réforme de l'entendement*, traduction et note de Charles Appuhn, Flammarion, Paris, pp188-189.

¹¹ Leibniz, G-W. (1990), *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, chronologie, bibliographie, introduction et notes par Jacques Bruschiwig, Flammarion, Paris, p38.

Descartes, un ensemble de « *règles certaines et faciles dont l'exacte observation fera que n'importe qui ne prendra jamais rien de faux pour vrai, et que sans dépenser inutilement aucun effort d'intelligence, il parviendra, par un accroissement graduel et continu de science, à la véritable connaissance de tout ce qu'il sera capable de connaître* »¹². L'observation stricte de ces règles suffit à la raison pour parvenir à une connaissance claire et distincte ; c'est-à-dire accéder à la vérité et éviter l'erreur ou le faux. La méthode cartésienne se décline en quatre règles ou préceptes.

Le premier de ces préceptes renvoie à l'évidence. Il exige « *de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, que je ne la connusse évidemment être telle : c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention ; et de ne comprendre rien de plus en mes jugements, que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute* »¹³. Cette règle consiste à n'admettre pour vrai que ce qui est évident, rien que l'évident, le certain et non le douteux. En d'autres termes, ne peut être reçu pour vraie que toute idée qui apparaisse clairement et distinctement à notre esprit.

La deuxième règle qui est celle de l'analyse recommande « *de diviser chacune des difficultés que j'examinerais, en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre* »¹⁴. C'est la règle de la division du complexe en des éléments simples qui permettraient l'examen minutieux de la difficulté ou du problème. Il s'agit d'opérer la décomposition mentalement d'un tout en ses éléments, d'une idée complexe en idées simples.

La troisième règle, celle de la synthèse, demande « *de conduire par ordre mes pensées en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour montrer peu à peu, comme par degrés, jusqu'à la connaissance des plus composées ; et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres* »¹⁵. Après le travail de division ou décomposition entrepris suivant la règle de l'analyse, Descartes reconstruit, en suivant leur ordre véritable, pas nécessairement naturel.

Le quatrième et dernier précepte est celui du dénombrement. Il consiste à « *faire partout des dénombrements si entiers, et des revues générales, que je fusse assurés de ne rien omettre* »¹⁶. Il s'agit de vérifier que les objets ou les choses examinées l'ont été de manière complète,

¹²Descartes R., *Règles pour la direction de l'esprit*, traduction et note par J.Serven, Vrin, Paris, 2012, p19.

¹³Descartes. R, *Discours de la méthode*, A.T .p18

¹⁴Descartes. R, *op.cit*, p18.

¹⁵Ibidem.

¹⁶Descartes. R, *Discours de la méthode*, op, cit, p19.

exhaustive, que ce soit dans l'application de la deuxième (diviser les difficultés) comme de celle de la troisième (parcourir les propositions).

Ainsi, comme Descartes le souligne : « *ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien* »¹⁷. Cela signifie qu'en plus des qualités naturelles de la raison, il faut pouvoir bien en user, sinon les raisonnements qui en résulteront demeureront infructueux. On note qu'ici, Descartes introduit la notion d'application, notion qui implique l'idée de la méthode. En effet, en appliquant bien sa raison, c'est-à-dire en usant d'une méthode rigoureuse, même les esprits à l'intelligence modeste sont capables de progresser pas à pas vers la vérité, de bien juger du vrai et du faux ; tandis que les plus doués qui courent sans méthode à la solution risquent, au contraire, de s'égarer. D'où l'importance de la méthode qui aide justement à bien user de sa raison.

Le doute cartésien est l'autre outil que Descartes préconise pour l'application de la raison dans sa quête de la vérité. Pour parvenir à une vérité indubitable, Descartes s'arme d'un doute absolu et systématique qui permet de démêler une fois pour toutes les opinions fausses des vraies. Et c'est par la démarche du doute que nous nous délivrons de ces opinions ou préjugés :

*« Il y'a déjà quelque temps que je me suis aperçu que, de mes premières années, j'avais reçu quantité de fausses opinions pour véritables, et que j'ai depuis fondé sur des principes si mal assurés, ne pouvait être que fort douteux et incertain ; de façon qu'il me fallait entreprendre sérieusement une fois en ma vie de me défaire de toutes les opinions que j'avais reçues jusques alors en ma créance, et commencer tout de nouveau dès les fondements, si je voulais établir quelque chose de ferme et de constant dans les sciences ».*¹⁸

Descartes fait appel à un principe qui consiste à douter de tout et à remettre en question l'ensemble des connaissances jusque-là acquises et admises pour vraies afin de fonder le savoir sur un principe assuré. Le doute s'attaque précisément à trois sources de nos connaissances : les sens, la raison (raisonnements mathématiques et logiques) et le rêve. Le doute méthodique consiste à rejeter en bloc toutes les connaissances qui ne sont pas entièrement certaines et indubitables dans le but d'en trouver un fondement certain. Un doute nécessaire qui fait table rase des connaissances douteuses, pour fonder la vérité sur un principe inébranlable. Le doute s'impose donc, comme la meilleure démarche pour passer au crible les connaissances qui

¹⁷ Ibidem.

¹⁸ Descartes R. *Méditations métaphysiques*, première méditation, op, cit, p13.

n'offrent pas la garantie de la stabilité de la certitude que réclame un savoir rigoureux. C'est un instrument qui permet d'écarter tout ce qui n'est pas indubitable, tout ce qui peut donner prise au doute, pour parvenir à la vérité. La vérité est ce qui résiste au doute. c'est précisément au sein du doute que va jaillir la première vérité : le « *je pense, donc je suis* ».

Le cogito est la première vérité saisie au sein du doute. À force de penser que tout est douteux et de tout rejeter comme faux, Descartes découvre comme dans une intuition qu'il ne peut pas douter de son doute. Toutefois dans ce cas, il ya au moins une chose qui soit sûre et vraie, c'est que Descartes est entrain de douter, c'est à dire de penser et donc, il existe. Ainsi tout à coup, il prend conscience grâce à son doute qu'il existe nécessairement, puisque remettre en question son propre doute, c'est douter à la fois de sa pensée que de son existence : il est au moins « quelque chose » qui pense. Il réside dans cette vérité nécessaire, universelle, saisie dans l'exemplarité de la proposition singulière : parce que je ne puis nier ma pensée, en acte dans la négation, j'existe.

Le cogito est le premier principe de la philosophie de Descartes. Il l'annonce si clairement dans son ouvrage intitulé Discours de la méthode plus précisément dans la quatrième partie : « *et remarquant que cette vérité : je pense, donc je suis, était si ferme et assurée, que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que pouvais la recevoir, sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie, que je cherchais* »¹⁹.

En effet, cette phrase nous fait comprendre que Descartes a pour mission de trouver un premier principe pour la philosophie. Puisque par principe, il faut entendre ce qui est premier, le commencement, la cause à partir de quoi on peut déduire toutes les connaissances. Descartes veut fonder tout l'édifice du savoir et se met en quête d'une évidence première (un principe comme il dit) à partir duquel pourrait se développer une conception de l'homme et du monde. Descartes croit que cette vérité contient un moyen universel de connaître, de sorte que, du seul fait de savoir que je pense, je pourrais atteindre la connaissance de toutes choses. C'est à cette condition que le Cogito est, comme le veut Descartes, un principe universel de toute science. Ce principe doit donc fonder d'autres vérités possibles et servir de modèle à la connaissance en quelque sorte. Autrement dit, l'affirmation « je pense, donc je suis » est le premier principe de la philosophie cartésienne et la première certitude qui servira de fondation à l'édifice du savoir humain.

¹⁹ Descartes, R. *Discours de la méthode*, A.t.p. 32

Conclusion

Nous ne saurions terminer notre réflexion sans faire mention des critiques formulées par les empiristes contre le rationalisme cartésien qui considère le « bon sens ou la raison » comme la seule source de la connaissance au détriment des données sensibles. Ce point de vue de Descartes a suscité la réaction des empiristes qui pensent que la connaissance commence avec l'expérience. Selon l'empirisme, c'est de l'accumulation des faits observables et mesurables que l'on peut extraire des lois générales par un raisonnement inductif, en allant par conséquent du concret à l'abstrait. Contrairement à Descartes, John Locke, et avant lui Francis Bacon, pense que c'est à partir de l'expérience sensible que l'entendement, à l'origine vide de toutes idées, parvient à la connaissance²⁰. Donc, il n'y a pas d'idées innées en l'esprit. Face au problème de l'origine de la connaissance, Kant opère un dépassement à la fois du rationalisme cartésien et de l'empirisme, en proclamant l'union de la sensibilité et de l'entendement comme seule source de la connaissance²¹.

En plus, si Descartes est reconnu comme le père de la modernité, il ya déjà longtemps que des esprits éminents ont introduit et thématiqué la postmodernité. Ce concept sous-entend le dépassement des acquis de la modernité. Cela signifie aussi le dépassement des acquisitions fournies par le cartésianisme, notamment la capacité de l'homme de connaître et de parvenir à la connaissance de la vérité au moyen de la raison. La postmodernité signe la fin de l'arrogance de la raison comme puissance infaillible capable d'expliquer tous les événements en décelant leurs causes, la fin de l'optimisme rationaliste. La postmodernité exprime le caractère limité et fini de l'homme, sa nature fragile et son ignorance manifeste. L'homme, par sa raison, peut élaborer des modèles sans doute avantageux, mais toujours susceptibles d'être remis en cause. Ce monde qui se révèle à l'homme dans sa complexité irrémédiable exige une attitude faite ni d'excès, ni de démesure. Une exigence d'humilité doit être de mise. Et l'humilité sous-entend pour nous que la raison doit en certaines circonstances laisser parler le cœur. Le mot de Francis Bacon revêt ici tout son sens : « on ne commande à la nature qu'en lui obéissant »²².

²⁰ Selon John Locke : « [...] l'âme est ce qu'on appelle une table rase, vide de tous caractères, sans aucune idée quelle qu'elle soit. Comment vient-elle à recevoir des idées ? À cela, je réponds en un mot, de l'expérience : c'est là le fondement de toutes nos connaissances, et origine »²⁰.

²¹ Kant signifie : « Sans la sensibilité, nul objet ne nous serait donné et sans l'entendement nul ne serait pensé. Des pensées sans contenu (in halt) sont vides, des intuitions sans concepts, aveugles. [...] Ceux deux pouvoirs ou capacités ne peuvent pas échanger leurs fonctions. L'entendement ne peut rien intuitionner, ni les sens rien penser. De leur union seule peut sortir la connaissance ». Kant, E. (1980), *Critique de la raison pure*, trad. T et Pacaud, P.U.F, 9^{ème} éd., Paris, p76-.

²²Bacon, Francis, (1986) : *Novum organum*, traduction, Malherbe(M) et Pousseur(J M), P U F, Paris, p87

Remerciements :

Les auteurs remercient tous les enseignants de la formation doctorale de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines pour les enseignements reçus. Merci au Professeur Jean-Claude Bayakissa (Maître de conférences de Philosophie, CAMES) de l'Université Marien Ngouabi.

Références bibliographiques

- Bacon, F. (1986), *Novum organum, introduction*, traduction et notes par, M. Malherbe et J .M. Pousseur, P U F, Paris, p87
- Descartes, R. (1996), *Discours de la méthode*, œuvres publiées par Adam et Tannery, Vol. VI, Vrin, Paris.
- Descartes, R. (2010), *Règles pour la direction de l'esprit*, règle III, Garnier « classique Garnier », Paris, in Œuvres philosophiques, F.Alquié (éd), Tome I, p87.
- Hegel, G-F. (1985), *Leçon sur l'histoire de la philosophie*, Tome 6, la philosophie de François Bacon aux lumières, trad. Fr. P. Garnier, Vrin, Paris, p 1265.
- Laporte, J. (1950), *Le rationalisme de Descartes*, P.U.F, Paris, pXV.
- Leibniz, G-W. (1990), *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, chronologie, bibliographie, introduction et notes par Jacques Bruschiwig, Flammarion, Paris, p38.
- Locke, J. (2013), *Essai sur l'entendement Humain*, classique et philosophie, trad. Par Pierre Cosle, Établissement du texte, présentation, Dossier et note par phillipe Hamou, Livre de poche, Paris, p26.
- Platon. (2002), *République*, livre VII, notes et commentaires de Bernard Piètre, Nathan, Paris, p84.
- Spinoza, B. (1964), *Traité de la réforme de l'entendement*, traduction et note de Charles Appuhn, Flammarion, Paris, pp188-189.